

# Psychopathologie, robots et systèmes d'intelligence artificielle dans les œuvres de science-fiction

*Psychopathology, robots and artificial intelligence systems in science fiction works*

P. Jaulin\*



La science-fiction (SF) se développe à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, en marge de la littérature générale, dans la continuité des récits utopiques et des satires philosophiques.

D'origine principalement européenne, prenant son essor avec J. Verne puis H.G. Wells, le roman d'anticipation et d'hypothèse français ou la *scientific romance* britannique deviendront par la suite "scientifiction" puis "science-fiction", dans la période dite de l'âge d'or de cette littérature qui se développera au XX<sup>e</sup> siècle aux États-Unis, structurant leurs thèmes autour des découvertes scientifiques ou anticipant les progrès techniques.

Si les thèmes initiaux sont ceux des voyages dans le temps puis l'espace, la découverte d'extraterrestres exprimant une nouvelle recherche d'altérité, le thème suivant, qui a trait à cette même quête, est celui des machines pensantes, êtres animés intelligents créés par l'homme.

À l'origine, nous trouvons 2 thèmes : les robots, et les ordinateurs aux pouvoirs décuplés. Dans le premier groupe, figure le robot classique de la SF des années 1930 à 1960, fait de métal (révolution industrielle oblige), auquel succède l'androïde semblable à l'homme. Le second groupe est celui des intelligences artificielles (IA) : d'abord géantes, elles voient progressivement leur taille se réduire, voire deviennent difficilement localisables, ce qui ajoute à leur mystère.

Par ailleurs, le développement de cette littérature n'est pas sans rapport avec la psychiatrie, déjà fortement représentée dans la littérature fantastique classique. Ce genre littéraire plus ancien, à la thématique plus restreinte, parfois proche mais de forme différente, repose en effet sur le doute et l'hésitation. Le paradigme de la folie, prenant la

forme d'aberrations mentales auxquelles est sujet le protagoniste, y apparaît comme une réponse à l'énigme posée par l'histoire, comme l'éventuelle explication d'un phénomène observé et sans explication par quelque cause naturelle que ce soit. Est ainsi prise une posture esthétique, qui évite de trancher entre une hypothèse surnaturelle et une hypothèse rationnelle, ce qui maintient l'incertitude propre au genre, comme l'illustre la nouvelle de G. de Maupassant, *Le Horla* (1885).

Quant à la SF, les images et représentations de la psychiatrie y sont présentes dès l'origine à travers la figure du savant fou puis par le biais d'un certain nombre de thèmes psychosensoriels (perceptions extrasensorielles et hallucinations). Nous retrouvons également les fusions de personnalités ou, à l'inverse, leur démultiplication, ainsi que le thème du complot, qui est partagé avec la littérature policière.

Enfin, au-delà des questions scientifiques au sens large posées par ce genre, il faut également évoquer les questions philosophiques ou religieuses, qui touchent à la création et au rapport de l'homme à son créateur, induisant une forme de transgression à l'égard de l'injonction suivante : "Tu ne feras point de machine à l'esprit semblable à celui de l'homme". Nous envisagerons successivement les robots, les androïdes puis les IA en faisant, à chaque fois, le point sur les questions psychopathologiques que ces figures suscitent.

## Les robots

Ce terme apparaît pour la première fois dans la pièce de théâtre *R.U.R* du Tchéque Karel Čapek (1920), où plusieurs thèmes liés aux robots et aux androïdes

\* Unité de psychiatrie du sujet âgé, hôpital Bellier, Nantes.

# Résumé

Littérature du présent autant que du futur, la science-fiction sollicite notre imaginaire mais aussi notre réflexion, qu'il s'agisse de ses différents sous-genres (*space opera*, dystopie, uchronie, cyberpunk, steampunk), de ses principales thématiques (voyage dans le temps et dans l'espace, réalités virtuelles) ou encore de ses archétypes (aliens et robots). Concernant ces derniers, une des questions qui se posent, et non des moindres, est celle de leurs relations avec l'homme et, par là même, celle de leur humanité. À travers, successivement, le thème des robots proprement dits et de ses avatars, androïdes et intelligences artificielles, nous développerons ces différentes questions pour conclure à l'importance d'une observation psychopathologique sur cette thématique en particulier et, au-delà, sur l'ensemble de la littérature de science-fiction.

sont déjà présents, notamment la confusion homme-machine, la conscience et les émotions, de même que celui de la révolte entraînant la fin de l'humanité, renvoyant au mythe de Prométhée. Dans le film *Metropolis* de Fritz Lang, en 1926, c'est un robot qui va toutefois aider des hommes injustement exploités à se rebeller, ce qui confère au robot une image plus positive.

P. Breton montre bien dans son ouvrage (1) que l'idée d'une créature artificielle est antérieure à l'apparition de ce thème. Ainsi, en Grèce antique, nous trouvons le mythe de Pygmalion et Galatée où la statue animée est associée à la beauté, constituant ainsi un premier paradigme. Dans *L'Iliade* d'Homère, nous assistons à un premier changement au sein de ce paradigme, le travail remplaçant la beauté : le dieu forgeron Héphaïstos fabrique 2 automates féminins en or dont la fonction est proche de celle du "robot" – terme issu du slave *robot*, signifiant "travail forcé". Si ce motif puise donc à la source des mythes antiques, nous en trouvons plusieurs variations à diverses époques, un des plus connus étant le Golem de la légende juive.

D'autres paradigmes ont cependant pu être associés à ces 2 créatures animées : on peut ainsi citer celui de la valeur morale et éducative dans le célèbre conte de C. Collodi, *Pinocchio*, dont S. Spielberg a repris le thème dans son film *Intelligence artificielle (A.I.)*, en 2001.

La fonction principale du robot reste cependant de protéger l'homme, devenant une sorte d'objet transitionnel, ou de le servir, participant ainsi au progrès en lien avec le développement du machinisme, dont l'un des objets est la libération de l'individu, utopie toujours actuelle.

Porteur d'une image négative issue du libéralisme dans sa version tayloriste aussi bien que du marxisme, ce machinisme a pu être réhabilité par G. Simondon (2).

La littérature de SF a toutefois permis, en vertu des analogies et des extrapolations qu'elle développe, d'envisager un grand nombre de conséquences du machinisme sur l'homme et la société. Le robot serviteur devient rapidement si complexe que ses facultés de raisonner en viennent à approcher celles de l'humain, son efficacité compensant sa froideur affective. Ce thème de la rébellion des robots, devenu obsessionnel, a gêné de jeunes écrivains et éditeurs comme

Isaac Asimov et John Campbell, qui ont donc voulu le renouveler dans les années 1940. Ils ont ainsi créé une sorte de code marquant l'accès au symbole, sous forme d'une trinité de lois, transformant et humanisant le robot en un être responsable et efficace, mais sans besoin.

Ces lois de la robotique formulées par I. Asimov peuvent être exprimées comme suit :

- Un robot ne peut nuire à un humain ni laisser sans assistance un humain en danger ;
- Un robot doit obéir aux ordres qui lui sont donnés par des humains, sauf si ces ordres sont incompatibles avec la première loi ;
- Un robot doit protéger son existence tant que cette protection n'est pas incompatible avec la première et la deuxième loi.

Elles apparaissent pour la première fois dans la nouvelle d'I. Asimov intitulée "Cycle fermé" (1942) [3]. L'intérêt de ces lois est évidemment qu'elles ont des limites et des failles, ce qui place humains et robots dans une situation de dilemme, avec, pour conséquence, leur rapprochement. On peut citer à titre d'exemple un roman plus récent, *Tik tok* (1983) [4], dans lequel l'écrivain J. Sladek met en scène un robot qui s'acharne à subvertir ces 3 lois jusqu'à atteindre une sorte de folie meurtrière.

Pour revenir à l'œuvre d'I. Asimov, les sentiments du robot vont par la suite se complexifier au point de requérir les services d'une robopsychologue. Ce thème du robot humanoïde se généralisera, repris par d'autres auteurs : Clifford D. Simak (1952) [5] ou encore A.E. Van Vogt, qui dans "L'Ordre ultime" (1949) [6], développe le premier cas d'égalité entre robots et êtres humains. H. Harrison, dans une perspective plus politique, a évoqué, quant à lui, le contenu esclavagiste de ces lois, en extrapolant aux robots le problème de la discrimination raciale dans "La Quatrième loi de la robotique" (1989), nouvelle publiée dans *Les Fils de Fondation* (1993) [7].

Le robot peut alors occuper toutes les fonctions en principe réservées aux humains : médecin, politicien, et même psychanalyste, dans *La Grande Porte* de F. Pohl (1977) [8], finissant par éprouver et susciter toute la palette des émotions humaines, y compris l'humour et la dérision. Dans "Raison", I. Asimov (1941) le dote pour la première fois de foi (9).

## Mots-clés

Robots  
Androïdes  
Intelligence artificielle  
Science-fiction  
Psychiatrie

## Summary

*Literature of the present as well as of the future, science fiction solicits not only our imagination but also reflection, either in terms of subgender (space opera, dystopia, uchronia, cyberpunk, steampunk...), main themes (time and space travel, virtual realities) or archetypes (aliens and robots). Regarding the latter, one of the issues, and not the least, is the relation they develop with men, thus questioning their humanity. In the present article we will develop the theme of robots as well as their avatars, androids and artificial intelligences and conclude on the importance of a psychopathological approach of these theme in science fiction.*

## Keywords

Robots  
Androids  
Artificial intelligence  
Science fiction  
Psychiatry

À son apogée dans les années 1940 puis 1950, ce thème va toutefois s'épuiser progressivement, sans disparaître totalement.

## Les androïdes

L'utilisation de ce mot par les auteurs de SF date des années 1940 : il rappelait le terme "andréide", présent dans *L'Ève future* (1886) de A. Villiers de l'Isle-Adam, l'andréide apparaissant toutefois différente car une âme lui a été greffée. L'androïde est, quant à lui, de forme humaine, et fait, en principe, d'organes.

Initialement êtres de chair, les androïdes apparaissent ainsi plus proches du monstre de M. Shelley. Publié en 1817, *Frankenstein* ne traite pas uniquement de la créature animée, mais développe également un mythe fondateur de la SF issu de ceux de Prométhée et de Faust : celui d'un homme égal à Dieu et d'une science transgressive, thème qui connaîtra une longue postérité à travers la figure du savant fou (10).

L'androïde peut donc être considéré comme un être humain artificiel, les 2 pouvant être confondus.

Enfin, sur un thème proche, citons les créatures artificiellement procréées d'A. Huxley, dans *Le Meilleur des mondes* (1932) [11] ; elles posent la question de la filiation et des origines, qui trouvera son prolongement dans le clonage.

Au cours des années 1960 et 1970, Philip K. Dick s'est particulièrement intéressé à ce thème, rediscutant au fil de ses récits les critères d'humanité.

Introduisant parmi ces derniers un critère de normalité psychique, il définit comme psychologique la limite entre androïde et humain. Ainsi, dans son roman *Les Androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?* (1968), devenu à l'écran *Blade Runner* (1982), de Ridley Scott, ses androïdes évoquent la schizophrénie par leur froideur affective et leur comportement autistique (12).

Dans ce roman, les androïdes, comme les extraterrestres de *L'Invasion des profanateurs de sépultures* (*The Body Snatchers*, 1955) de Jack Finney (13), se différencient des humains par leur absence totale d'empathie : ils n'éprouvent aucune émotion ni sentiment pour autrui. Pour mettre en évidence cette différence, l'auteur imagine un test mesurant la réactivité de la pupille du suspect à partir de questions mobilisant les émotions.

Par ailleurs, une greffe de mémoire a conféré une personnalité et une forme d'humanité à d'autres androïdes, parmi lesquels certains ont même

perdu la conscience de leur caractère artificiel : par exemple, dans une autre nouvelle de P.K. Dick, "La Fourmi électrique" (1969), le protagoniste va découvrir sa condition d'androïde au cours d'une intervention chirurgicale à la suite d'un accident de la voie publique (14).

La question de la féminité et de l'androïde est, quant à elle, ancienne ; elle repose peut-être sur une vieille tradition culturelle considérant la femme comme un *Maschinenmensch*, ainsi que le rappelle L. Genefort (15).

E.T.A. Hoffmann, dans *L'Homme au sable* (1817) [16], et A. Villiers de l'Isle-Adam s'étaient déjà interrogés sur les amours impossibles de l'homme et de l'androïde, donc, par ce biais, sur la question de la féminité.

L'introduction de la différence des sexes et de robots féminins entre en résonance avec un autre fantasme fort de la science-fiction, présent dès ses débuts et objet de nombreuses critiques du genre : celui de la femme soumise et dévouée. Ainsi, dans la nouvelle de L. Del Rey "Helen O'Looy" (1938), l'héroïne est une androïde dotée d'émotions artificielles et toujours en adéquation avec celles de son mentor, auquel elle ne peut survivre (17).

Le cyborg, lui, constitue un autre intermédiaire inversé de l'homme et de la machine. Il s'agit en effet d'un homme auquel on adjoint diverses prothèses, parfois directement branchées sur son cerveau, créant ainsi une interface homme-machine de l'ordre de la trans-, voire de la posthumanité. Le film *Robocop* (1987), de Paul Verhoeven en est une des premières représentations cinématographiques. Évoquons également les cybrides, narrateurs du roman *Hypérion* de Dan Simmons (1989), chez lesquels le naturel et l'artificiel se mêlent étroitement dans une enveloppe de chair (18). De même, l'analogue du genre cyberpunk – anticipant dès les années 1980 un univers numérique généralisé, ce qui est l'un des thèmes actuels les plus importants de la science-fiction, comme a pu le montrer le succès du film *Matrix* (1999) de A. et L. Wawhowski – est la reconstitution numérique d'une célébrité ayant existé, thème renvoyant à la littérature fantastique où l'on retrouve de nombreuses figures de doubles.

## Intelligence artificielle

Plus récente, née du calculateur de C. Babbage puis de la machine de Turing, l'IA est un programme informatique fait d'algorithmes complexes, capable d'intégrer tout nouvel élément dans sa

base de connaissances et également de procéder à des inférences lui permettant de relier tous ces éléments par des processus de raisonnements contrôlés mobilisant un certain degré d'abstraction et d'initiative (19). La stricte définition de l'IA est difficile à établir, même par ses propres créateurs, tant sa complexité est grande. Il existe d'ailleurs 2 sortes d'I.A., selon J.G. Ganascia (20) : une IA primitive et embryonnaire, qui reste algorithmique, et une sorte de "hard IA", transhumaniste.

Dans la SF, le thème des IA a progressivement pris son essor, parallèlement à celui de l'électronique. Dès les années 1930, les revues de SF américaines imaginent en effet un futur où l'homme ne peut se passer des ordinateurs. Dénué de toute apparence humaine et, par ailleurs, difficilement localisable du fait de sa taille et de sa configuration, le superordinateur révèle un aspect paranoïde inquiétant, archétype du conflit homme-machine. N'étant plus capable de penser seul ni d'avoir une quelconque conscience de lui-même, l'homme en tant qu'espèce, ou comme "subjectivité collective" – pour reprendre le terme de G. Klein (21) –, se découvre pour la première fois un concurrent. Comme le fait remarquer L. Genefort (15), quand l'ordinateur gouverne, c'est pour aliéner l'humanité ; quand, à l'inverse, il tombe en panne, il provoque la chute de la civilisation. Il peut alors être comparé à Dieu. Dans la courte nouvelle intitulée "La Réponse" (1954), de F. Brown, on demande à la machine reliant tous les ordinateurs du globe si Dieu existe. Ce à quoi elle répond : "Oui, MAINTENANT il y a un Dieu" (22).

Outre celle de cette forme de toute-puissance, la SF traite également la question de la conscience artificielle.

Ainsi, dans le roman de R.A. Lafferty *Autobiographie d'une machine ktistèque* (1971), le récit à la première personne est fait par une machine (23). L'émergence de la conscience est par ailleurs le thème principal d'œuvres plus récentes, comme *Le Problème de Turing* (1992) de H. Harrison et M. Minsky (24) ou le film japonais *Ghost in the Shell* (1995), de M. Oshii. Dans ces récits, l'IA ne possède pas de corps, mais se meut dans une sorte d'espace-mémoire. Rappelons que ce concept a vu le jour dans le genre appelé cyberpunk.

Or le moyen qu'a cette IA froide et peu empathique de se rapprocher de l'humain est précisément de passer par un trop-plein émotionnel, confinant à la folie, comme le fait le superordinateur Hal (Carl) de *2001, L'Odyssée de l'espace* (1968), de S. Kubrick ; nous retrouvons, en l'occurrence, une thématique persécutoire et paranoïde déjà évoquée.

Si certaines IA apparaissent plus autonomes et bienveillantes, la plupart restent hostiles ou indifférentes. Dans *Hypérion*, l'IA apparaît comme un être vivant, soumis au processus d'évolution, une forme d'humanité virtuelle, susceptible de remplacer l'originale (18). Le TechnoCentre y est ainsi un motif dérivé du thème primitif de l'ordinateur géant et omniscient. Les IA semblent, dans cette œuvre, plus hétérogènes, certaines restant fidèles aux humains, suivant en cela les lois d'Asimov.

L'IA constitue donc une intrication de thèmes à la fois actuels et éternels : entité immatérielle, tels les anges, immortalité de l'âme ou monstre politique dans la mouvance du Big Brother du roman *1984* (25). Plusieurs films récents, *Transcendance* (de W. Pfister, 2014), *Her* (de S. Jonze, 2014), et *Ex machina* (d'A. Garland, 2015), dont l'IA est le thème principal, ont avant tout mis l'accent sur son anthropomorphisme et la singularité technologique, où "singularité" désigne un stade hypothétique, non encore atteint, du développement de l'IA, où l'homme n'aura plus de prise sur des IA autonomes et trop complexes pour lui, sur une machine qui, lui étant supérieure, peut continuer à se développer hors de son contrôle, devenant ainsi une métaphore de la folie.

## Retour sur l'histoire du genre

Le robot, dont la fonction principale est initialement d'aider l'humain, s'humanise à travers les lois de la robotique et s'identifie de plus en plus à un double de l'humain. Dès lors il reflète les failles de ce dernier, notamment à travers la répétition d'une problématique d'échec, comme dans *Autofac*, de P.K. Dick (1955), où, dans une civilisation postapocalyptique, les hommes doivent, pour survivre, lutter contre des robots programmés à accumuler des réserves, devenus totalement indifférents au sort de l'humanité (26). De même, dans "L'Homme minimum" de R. Sheckley (1974) [27], "Le Parfait robot" de P. Boulle (1953) [28] et "Sans espoir de retour" de H. Kuttner et C.L. Moore (1955) [29], des robots doivent limiter, voire détruire, leurs pouvoirs, pour mieux s'adapter aux besoins complexes d'humains, par définition, imparfaits et aux désirs souvent ambivalents.

Ensuite, à partir du moment où le robot se rapproche un peu plus de l'humain, physiquement, devenant androïde, ou psychologiquement, devenant IA, il creuse davantage ses failles pour prendre une tonalité psychotique.

On peut rapprocher de cela le thème de la révolte des robots, présent, nous l'avons vu, dès l'origine, et périodiquement récurrent. Et on l'interprétera comme la conséquence d'une pulsion d'emprise sociale et psychologique de l'humain sur un robot qui cherche à s'en libérer par la force.

Également dans un registre psychotique, ce robot ou cette IA peuvent mimer, en miroir de l'homme, des sentiments non ressentis, comme le souligne M. Tessier (30).

Se rapprochant davantage de l'humain, le robot est, en effet, confronté à 3 problématiques : celles de la naissance, de la reproduction et de la mort, auxquelles on peut ajouter celle d'une capacité à évoluer.

Ainsi, dans "Nouveau modèle" (1953), P.K. Dick met en scène des robots militaires destructeurs rudimentaires, mais dotés d'un potentiel évolutif, qui les amène, pour survivre, à prendre progressivement une apparence humaine (31).

Dans le même ordre d'idées, dans *Mechasm* (1968) de J.T. Sladek, les robots acquièrent la capacité de se reproduire selon une sorte de parthénogenèse (32). Au sujet du robot qui, encore plus près de l'humain, est capable de sexualité, l'écrivain R. Wagner a révisé les 3 lois de la robotique de la manière suivante (33) :

- Un robot ne peut accorder d'étreinte à un être humain sans son accord ni, restant passif, laisser cet être humain se consacrer à un plaisir solitaire ;
- Un robot doit obéir à tous les désirs pervers des êtres humains, sauf si ces désirs sont en contradiction avec la première loi ;
- Un robot doit protéger sa virginité dans la mesure où cette protection n'est pas en contradiction avec la première ou la deuxième loi.

À partir des années 1970, la SF semble sortir du cadre des sciences dures pour entrer dans celui des sciences humaines. Ce mouvement a été initié une nouvelle fois par les SF européennes, mais aussi par l'œuvre de P.K. Dick.

Ce glissement d'une SF du savoir vers une SF post-moderne de l'être et de sa recherche d'identité est une tendance lourde, génératrice d'angoisse, qui ne semble pas achevée.

D'autres verront dans cette recherche d'identité une forme d'anthropocentrisme occidental, dans la mesure où, en d'autres lieux, notamment en Asie, la relation à l'être artificiel paraît plus décomplexée : en effet, rien ne s'oppose à la création d'êtres proches de l'humain sachant mimer ou exécuter l'ensemble de ses pensées ou actions, hors une culture religieuse dite de la révélation.

Selon L. Genefort (15), les robots partagent avec l'extraterrestre la fonction de relativiser l'homme en tant qu'être animé et intelligent. Mais, plus que l'extraterrestre, le robot se situe aux frontières de l'humain.

Par la suite, le thème du robot apparaîtra comme rejeté à l'arrière-plan, perdant ainsi sa fonction conjecturale, ne traitant plus notamment des problèmes issus des lois d'Asimov ni du questionnement dickien sur la proximité de l'homme et de la machine.

Cette dénaturation provient, selon L. Genefort, d'un glissement du robot vers une nouvelle fonction : celle de signe obligé du futurisme. Le thème du robot devient un élément du mégatexte se définissant comme une sorte d'espace mental virtuel et théorique comprenant l'ensemble des différentes figures et représentations de la SF, selon le terme de D. Broderick (34). Le robot possède, ainsi que l'IA, une forme d'individualité qui en fait un membre à part entière des personnages du récit.

Cependant, la dialectique entre un être artificiel libérant l'humain par la technique et la projection d'un modèle mécanique de l'humain évacuant sa subjectivité a tendance à perdurer, avec, toutefois, une nette préséance du second thème, décliné à travers l'invasion numérique.

Dans la dimension apocalyptique de la SF, que D. Ketterer rappelle dans son essai (35), et qu'il considère comme un avatar de thèmes bibliques, plusieurs catastrophes plausibles guettent une humanité menacée de destruction : l'apocalypse nucléaire, l'état de guerre permanent, la pollution généralisée, l'épidémie intercontinentale, à quoi on peut ajouter l'invasion numérique, cette dernière étant à la fois la plus insidieuse et la plus imminente, en voie d'être réalisée, si elle ne l'est pas déjà.

Les effets de la pensée numérique concernant les objets connectés et la réalité virtuelle, comme le souligne S. Tisseron (36, 37), apparaissent pour la première fois dans l'histoire comme une forme de réalisation de fantasmes qu'avait pu anticiper le genre cyberpunk (auquel a d'ailleurs été emprunté le terme "cyberespace", que l'on trouve sous la plume de W. Gibson, dans son roman *Neuromancien* [1984]) [38].

Ce terme désigne un espace purement informationnel, dans lequel on peut se déplacer, comme dans un espace à 3 dimensions. Le terme d'"hallucination consensuelle" (*consensus hallucination*), pour le qualifier, est encore plus explicite : cette représentation graphique de données extraites des mémoires de tous les ordinateurs du système humain est, nous dit l'auteur, vécue quotidiennement

en toute légalité par des dizaines de millions d'opérateurs dans tous les pays. Ce cyberspace est en effet peuplé d'IA faites de mémoire humaine stockée dans une base de données ou d'humains connectés aux IA par des broches crâniennes. Dans le même temps, l'espace réel est peuplé de personnages corporellement modifiés ou reproduits (prothèses, implants, modifications génétiques, clones).

Dans *Le Samourai virtuel*, N. Stephenson (1992) va, utilisant ce procédé classique des littératures de l'imaginaire qu'est la symétrisation, inverser la situation en imaginant un cerveau parlant de multiples langages, phénomène qu'il nomme glossolalies (sic), se mouvant dans un espace particulier, le métavers (*metaverse*), et victime de virus altérant son fonctionnement (39).

Cette pensée, à la fois non linéaire et davantage centrée sur des images que sur le verbal, tend à étendre le moi du sujet en le dupliquant, privilégiant ainsi, dans une perspective psychanalytique, le clivage plutôt que le refoulement (36, 37), comme dans nombre de récits de SF. Les diverses représentations anthropomorphiques (alien, robot, IA, clone) y sont davantage un miroir de l'humain qu'une anticipation de son devenir, selon l'écrivain et médecin S. Lem.

## Conclusion

Ainsi décliné à travers ces différentes figures, le thème ancien des créatures artificielles nous livre toutes ses potentialités dans la littérature de SF, celle-ci faisant le lien entre le présent et l'avenir sous ses différents aspects technologiques, sociologiques et humains. Cette réflexion nous permet également d'entrevoir les relations entre cette littérature spéculative ou conjecturale et des représentations de l'ordre de la psychopathologie et de la clinique psychiatrique : à travers nombre de thèmes, parmi lesquels celui des représentations anthropoïdes mais aussi ceux des réalités virtuelles alternées et des rapports à l'espace-temps, nous voyons s'esquisser une nouvelle idée de l'humain, modifié et inachevé. Cette représentation recouvre l'*homo technicus* de P. Breton (1), dont les failles et les manques, proches de ceux mis en œuvre dans les processus psychopathologiques, semblent cependant s'en détourner, devenant des superpouvoirs ou, à tout le moins, se voyant neutralisés. La folie, qui reste présente, apparaît alors comme une métaphore de cette part d'humanité dont le retour, sous la forme d'une révolte envers son créateur dans le thème des créatures artificielles, est souvent un des principaux leviers d'une intrigue et d'un récit.

P. Jaulin déclare ne pas avoir de liens d'intérêts.

## Références bibliographiques

- Breton P. À l'image de l'Homme : du Golem aux créatures artificielles. Paris : Seuil, 1995.
- Simondon G. Du mode d'existence des objets techniques. Paris : Aubier, 1958 (1989).
- Asimov I. Cycle fermé. In : Nous les robots. Paris : Presses de la Cité, 1990.
- Sladek J. Tik tok. Paris : Denoël, Présence du futur, n° 419, 1998.
- Simak CD. Demain les chiens. Paris : J'ai lu SF, n° 373, 2002.
- Van Vogt AE. L'Ordre ultime. In : Les Monstres. Paris : J'ai lu n° 1082, 1974.
- Harrison H. La Quatrième loi de la robotique. In : Les Fils de Fondation. Paris : Presses de la Cité, 1993.
- Pohl F. La Grande Porte. Paris : J'ai lu SF, n° 1691, 1999.
- Asimov I. Raison. In : Nous les robots. Paris : Presses de la Cité, 1990.
- Lecourt D. Prométhée, Faust, Frankenstein : fondements imaginaires de l'éthique. Paris : Les empêcheurs de penser en rond, 1996.
- Huxley A. Le Meilleur des mondes. Paris : Pocket, n° 1438, 2002.
- Dick PK. Blade Runner : Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques ? Paris : J'ai lu SF, n° 1768, 2014.
- Finney J. L'Invasion des profanateurs de sépultures. Paris : Folio SF, n° 27, 2000.
- Dick PK. La fourmi électrique. In : Total recall. Paris : Folio SF, n° 109, 2012.
- Genefort L. Les machines qui pensent. Bifrost 1999;16. 2012.
- Hoffmann ETA. L'Homme au sable. Paris : Flammarion, Étonnants classiques, 2009.
- Del Rey L. Helen O'Loy. In : Histoires de robots, grande anthologie de la science-fiction. Paris : Livre de poche, n° 3764, 1974.
- Simmons D. Les cantos d'Hypérior. Paris : Robert Laffont, 1991.
- Aime X, Charlet J, Mailet D, Belin C. L'intelligence artificielle à la rencontre de la neuropsychologie : mémoire sémantique, vieillissement normal et pathologique. Geriatr Psychol Neuropsychiatr Vieil 2015;13(1):88-96.
- Ganascia JG. L'Intelligence artificielle. Paris : Flammarion poche, 1993.
- Klein G. Trames et moirés. À la recherche d'autres sujets, les subjectivités collectives. In : Science-fiction et psychanalyse : l'imaginaire de la SF. Paris : Dunod, 1986.
- Brown F. La réponse. In : Histoires de machines, grande anthologie de la science-fiction. Paris : Livre de poche, n° 3768, 1974.
- Lafferty RA. Autobiographie d'une machine Ktistèque. Arles : Acte Sud, 2014.
- Harrison H, Minsky M. Le Problème de Turing. Paris : Robert Laffont, 1998.
- Orwell G. 1984. Paris : Folio, n° 812, 1972.
- Dick PK. Autofac. In : Histoires mécaniques, grande anthologie de la science-fiction. Paris : Livre de poche, n° 3820, 1985.
- Shekley R. L'Homme minimum. In : Histoires de robots, grande anthologie de la science-fiction. Paris : Livre de poche, n° 3768, 1974.
- Boulle P. Le Parfait robot. In : Contes de l'absurde. Paris : Presses pocket, n° 1647, 1978.
- Kuttner H, Moore CL. Sans espoir de retour. In : Histoires d'automates, grande anthologie de la science-fiction. Paris : Livre de poche, n° 3785, 1984.
- Teissier M. Le sexe avec les robots ou les robots sexuels chez les gynoides. Solaris 2014;190:39(4):113-23.
- Dick PK. Nouveau modèle. Paris : Folio SF, n° 109, 2012.
- Sladek JT. Mechasme. Paris : Opta, 1972.
- Wagner R. Les 3 lois de la sexualité robotique, 1982, Musique de l'énergie (recueil de nouvelles). Paris : Nestiveqnen, 2000.
- Broderick D. Reading by starlight: Postmodern science fiction. London : Routledge, 1995.
- Ketterer D. New worlds for old: The apocalyptic imagination: Science fiction and American literature. Anchor: Indiana University Press, 1974.
- Tisseron S. Du livre à l'écran : l'indispensable complémentarité. L'Information psychiatrique 2014;90(2):97-102.
- Tisseron S. Le jour où mon robot m'aimera : vers l'empathie artificielle. Paris : Albin Michel, 2015.
- Gibson W. Neuromancien. Paris : J'ai lu SF, n° 2325, 1988.
- Stephenson N. Le Samourai virtuel. Paris : Robert Laffont, collection Ailleurs et Demain, n° 153, 1996.